

Linguistique et philosophie transcendantale.

Fonction et interprétation du schématisme transcendantal dans le cours « Le Langage » de 1966/67

Jean-Marc Tétaξ

(Iéna)

À la fin de la deuxième partie du cours « Le langage » de 1966-67, Ricœur propose une reprise systématique de la notion d'emploi. Son importance s'explique par le fait que c'est sur cette notion que se focalise la question sémantique telle qu'elle se pose tant dans la philosophie analytique, représentée en l'occurrence par Peter F. Strawson dans « On Referring »¹, que dans la linguistique structurale telle que la reformule Benveniste dans ses *Problèmes de linguistique générale I* (parus en 1966)², mais aussi dans sa conférence « La forme et le sens dans le langage », donnée en 1966 dans le cadre du XIII^e Congrès des Sociétés de philosophie de langue française tenu du 2 au 6 août à Genève³. Placée à la jonction de la partie consacrée à la parole et de celle traitant des opérations du discours, elle forme en quelque sorte le point nodal du cours de 1966-67.

Or, cette reprise systématique de la notion d'emploi, Ricœur la mène au gré d'une reformulation du schématisme transcendantal kantien, qu'il lit comme une théorie

¹ Peter F. Strawson, « On Referring », *Mind* 59 (1950), p. 320-344 ; repris in id., *Logico-Linguistic Papers*, London, 1971 ; traduction française : « Sur l'acte de référence », in id., *Études de logique et de linguistique* (traduction française de Judith Milner), Paris, Seuil, 1977, p. 9-38.

² Émile Benveniste, *Problème de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966 ; depuis 1974, les rééditions portent le titre *Problèmes de linguistique générale I*. L'exemplaire de travail de Ricœur est conservé au Fonds Ricœur ; il porte des traces d'une lecture approfondie (soulignement, notes marginales, etc.) des essais 1, 2, 3, 4, 6, 8, 9, 10, 18, 19, 20, 21 et 22. Les autres textes ne contiennent aucune marque de lecture.

³ Reprise dans les *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, p. 215-240 ; publication originale dans les actes du Congrès : *Le Langage II*, Neuchâtel, La Baconnière, 1967, p. 29-40. Ricœur conservait une reproduction ronéotypée de ce texte dans ses archives. Il lui avait en outre consacré un exposé ou une leçon, proposant une analyse très détaillée de cet article et des déplacements qu'il opérerait dans la systématique de Benveniste. Ces documents sont conservés dans la boîte 27, dossier 104, des archives du philosophe déposées au Fonds Ricœur, feuillets 14120-14126.

transcendantale de l'emploi. Il s'agit donc, pour Ricœur, de proposer une reformulation transcendantale de la question qui lui apparaît comme la question décisive dans une philosophie du langage s'efforçant d'intégrer des traditions de recherche aussi disparates que la linguistique d'obédience structurale, la philosophie analytique et la phénoménologie. On retrouve d'ailleurs un questionnement similaire à la fin de la conférence consacrée au dernier Wittgenstein et au dernier Husserl sur le langage⁴.

L'interprétation de ce passage ne va pas sans poser un certain nombre de difficultés. Pour essayer d'en venir à bout, je commencerai par faire un inventaire des passages du cours de 1966-67 dans lesquels Ricœur introduit des éléments de réflexion transcendantale, utilisant à cette fin tant le tapuscrit réalisé par les étudiants que les notes manuscrites de Jean-Pierre Thévenaz (I). Je m'interrogerai ensuite sur la façon dont Ricœur lit Kant, m'appuyant pour cela sur l'article programmatique de 1954 « Kant et Husserl » (II). Ayant ainsi esquissé un cadre d'interprétation, je montrerai quelles conséquences il en résulte pour l'interprétation du chapitre que Kant consacre au schématisme transcendantal dans la *Critique de la raison pure* (III) avant de faire retour au cours de 1966-67 et à l'usage du schématisme qu'y fait Ricœur (IV). Comme on l'aura vu dans la troisième section, l'option de lecture pour laquelle opte Ricœur ouvre sur une aporie systématique : la perte des concepts *a priori* de l'entendement pur, c'est-à-dire des catégories. Ce qui ne va pas sans une difficulté fondamentale, tant il est vrai qu'il n'est pas de philosophie transcendantale possible sans *a priori*⁵. C'est sur ce point que reviendra la dernière section (V).

⁴ Paul Ricœur, « Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage », *Études ricœuriennes/Ricœur Studies* 5 (2014), p. 7-27, ici p. 19s. ; il s'agit d'une conférence donnée en avril 1966 à la John Hopkins University.

⁵ Cf. Dieter Henrich, « Challenger or Competitor ? On Rorty's Account of Transcendental Strategies » in Peter Bieri, Rolf Peter Horstmann, Lorenz Krüger (éd.), *Transcendental Arguments and Science*, Dordrecht, Reidel, 1979, ici p. 118.

1. *Le transcendantalisme dans le cours « Le langage » (1966/67)*

Qui lit le cours que Ricœur consacra en 1966/67 au « Langage » (non seulement le tapuscrit, mais aussi les notes de Jean-Pierre Thévenaz) rencontre à quatre occasions des éléments empruntés au transcendantalisme kantien. L'emprunt le plus évident est la réflexion sur le schématisme comme théorie transcendantale de l'emploi à la fin de la deuxième partie, nous l'avons déjà mentionné en introduction. Mais déjà à la fin de la section qu'il consacre à Strawson (et qui est beaucoup plus explicite dans les notes que dans le tapuscrit), la discussion critique à laquelle Ricœur soumet l'article de Strawson « On Referring » est fondamentalement de frappe kantienne. Dans les notes, on lit :

Le problème de la référence réorganise le problème du langage. La signification est l'ensemble des règles gouvernant l'emploi : prudence de cette définition qui n'identifie pas la signification et l'emploi, mais fait de la signification la condition de possibilité (= la règle) de la référence par emploi. (ms 68)

Le syntagme « condition de possibilité », de surcroît lorsqu'il est explicité par « la règle », renvoie de façon évidente à la démarche transcendantale kantienne, qui s'interroge comme on sait sur les conditions de possibilité des jugements synthétiques a priori.⁶

Une lecture un peu plus attentive du texte ne tarde pas à remarquer que ces deux occurrences sont liées systématiquement. Ricœur comprend en effet le schématisme comme une exposition des « conditions de possibilité de la notion d'emploi » (T 79). Tant à propos de la notion d'emploi chez Strawson que dans ses réflexions

⁶ Pour prendre la mesure du déplacement opéré par Ricœur, il convient de comparer cette formulation avec le texte de Strawson. Il y définit la signification comme « l'ensemble de règles, d'habitudes, de conventions de son usage dans l'acte de référer » (p. 20 de la traduction française). La formule revient à plusieurs reprises (cf. p. 18, 20, 27). Ce dernier usage est peut-être celui qui se rapproche le plus de la formule de Ricœur : « la signification de l'expression utilisée est l'ensemble des règles et des conventions qui permettent que de telles références puissent être faites ». Mais Strawson précise à la page suivante : « la nécessité de remplir ces deux tâches [référer et décrire] pour énoncer des faits particuliers n'exige aucune explication transcendantale » (p. 28).

conclusives sur cette même notion, Ricœur explicite en outre le terme « emploi » à l'aide de la notion d'« opération ».

« L'intention, le “purpose”, unit ces deux tâches [description et référence] et cherche des méthodes pour résoudre ces problèmes : la grammaire est l'ensemble de ces méthodes. » Et il ajoute : « Tous ces termes [intentions, tâches, méthodes] sont opératoires » (ms 68 = T 75). Dans le passage qu'il consacre au schématisme, Ricœur précise que le schématisme est « la méthode que suit l'entendement à l'égard du schème » (T 79 ; cf. aussi ms 74s.). Si je comprends bien Ricœur, c'est ce trait méthodique qui confère à la notion « féconde et suspecte » d'emploi (ms 68) le sens bien défini d'un faisceau d'opérations dont Ricœur trouvera le paradigme dans la grammaire générative de Chomsky et ses règles transformationnelles. Car, et c'est évidemment le point décisif, Ricœur identifie dans la « phrase » l'équivalent linguistique du « schème » kantien.

Kant cherchait un troisième terme qui soit homogène des deux côtés [concept et intuition] et rende possible l'*Anwendung* ; au niveau linguistique, nous avons parlé en ce sens même de la *phrase* avec ses *indicateurs* qui permettent la « conversion » (Benveniste) – c'est la problématique kantienne des schèmes. (ms 74v)

Les opérations constitutives de la méthode sont par conséquent les opérations de production de la phrase en tant que ces opérations relèvent de ce que Ricœur appelle, avec Kant, l'imagination productrice. Cela signifie, comme le précise Ricœur dans le tapuscrit, que « nous avons besoin de concepts génétiques du niveau imaginatif pour rendre compte des opérations médiatrices entre le signe et l'expérience » (T 79) ; les notes explicitent ce point : « Les “indicateurs” sont des productions, les combinaisons libres de phrases inédites utilisent eux [sic !] aussi des moyens de production – médiation entre signes et choses. » (ms 74v) Les concepts « phrase » et « indicateur » sont ainsi conçus par Ricœur comme des concepts génétiques permettant de rendre compte des opérations médiatrices entre le signe et l'expérience, c'est-à-dire de la manière dont une phrase descriptive fait référence lorsqu'elle est employée de façon idoine.

Les règles de production de la phrase comme « instance de discours » et les règles d'usage des indicateurs sont par conséquent les correspondants linguistiques des opérations de schématisation décrites par Kant sur les exemples bien connus des cinq points (pour le schéma du nombre), du triangle (pour le schéma des figures géométriques) et du chien (pour le schéma de la conceptualisation empirique). On le sait, la pointe commune à ces trois exemples consiste à mettre en évidence qu'ils sont le résultat d'opérations de production obéissant à des règles, qu'ils résultent donc de l'application d'une méthode. C'est sans doute dans cette idée qu'il faut chercher le noyau de la notion kantienne de schématisme. Nous y reviendrons.

Pour l'instant, il nous faut encore dire un mot des deux autres contextes dans lesquels Ricœur fait intervenir la philosophie transcendantale. Le premier ne surprendra personne après ce qu'on vient de relever. Il s'agit, évidemment, de la grammaire générative de Chomsky, que Ricœur aborde dans la troisième partie du cours, consacrée au « discours » comme « théorie des opérations ». Soulignant « la priorité des règles sur les contenus », Ricœur relève que cette idée devrait être reconduite au schématisme kantien plutôt que d'en proposer une interprétation innéiste comme le fait Chomsky dans sa *Linguistique cartésienne*⁷. La lecture ricœurienne de Chomsky propose donc une interprétation kantianisante du cartésianisme revendiqué par le linguiste américain.

Le second contexte est constitué par la discussion de Benveniste – là aussi, cela ne surprendra pas le connaisseur, depuis longtemps rendu attentif au rôle systématique de Benveniste pour Ricœur. Dans le cours, Ricœur traite de Benveniste à l'enseigne du « sujet du discours ». Une fois encore, ce sont les notes de Thévenaz qui mentionnent le plus clairement la dimension transcendantale que Ricœur reconnaît aux analyses de Benveniste. Après avoir analysé avec Benveniste l'usage des pronoms

⁷ P. Ricœur, *Le langage* (1966/67), T 93 ; cf. par ex. Noam Chomsky, *La linguistique cartésienne* suivi de *La nature formelle du langage* (1966/67). Traduction de Nelcya Delanoë et Dan Sperber, Paris, Seuil, 1969, p. 96, 99 et 150s. (en lien avec le schématisme, p. 151).

personnels, des déictiques et des adverbes de temps et de lieu, Ricœur résume l'enjeu philosophique de ces résultats :

Le linguiste serait tenté de dire que le JE est une création du langage (Benveniste, p. 259 : « Le langage fonde la notion d'ego »), mais c'est être fidèle à l'orientation de Benveniste (opposition du sémiologique⁸ et du sémantique) que de dire que la langue a des signes vides créés par la langue, tandis que la valeur sémantique suppose l'appropriation par un sujet qui, dialectiquement, se pose en s'exprimant et s'exprime en se posant (Benveniste, p. 260 : « Le locuteur se pose comme sujet »). Ce n'est pas l'expression qui crée la position du sujet ; *le sujet se pose comme le monde se montre* : c'est là le transcendantal qu'il faut présupposer pour qu'il y ait signification. *C'est l'au-delà mondain* que vise le sujet. Le langage est médiation, il *est* le milieu par lequel le sujet se pose et le monde se montre, /mais il est bien *le milieu*, non le tout. (ms 72rv ; c'est PR qui souligne.)⁹

L'élocution par lequel le système de la langue est instancié dans la parole est donc l'acte dans lequel un sujet s'approprie la langue et lui confère signification par l'usage qu'il en fait. La monstration du monde et la position du sujet sont les deux pôles corrélatifs constituant la présupposition transcendantale de la signification. Ces deux pôles d'un acte unique sont redevables d'un usage réglé de paradigmes linguistiques mis à disposition par la langue. L'instanciation de la langue dans la phrase comme instance de discours ressortit donc bien de cette logique de la conversion par laquelle la parole reverse la langue au monde, selon une belle formule de Ricœur.

Mais, et ce second point est capital, la conception de la philosophe transcendantale présupposée dans ce passage est de frappe phénoménologique au moins autant que kantienne. Si l'on pourrait à la rigueur reconnaître dans la formule « le sujet se pose » une reformulation fichtéenne du « Je pense » dont Kant affirmait qu'il devait pouvoir accompagner toutes mes représentations¹⁰, en perspective kantienne, la monstration

⁸ Il faut corriger en « sémiotique », comme le relevait Irène Fenoglio, que je remercie de cette indication. Il est impossible de savoir si cette erreur est le fait de l'orateur ou du scripteur. Toujours est-il que dans l'exposé mentionné en note 3, Ricœur parle de « sémiotique », et pas de de sémiologie, ce qui est correct.

⁹ Les renvois entre parenthèses font référence à l'essai « De la subjectivité dans le langage » in *Problèmes de linguistique générale* [I], p. 258-266.

¹⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, § 16 ; cf. Johann Gottlieb Fichte, *Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre* (1794), § 1 ; cf. Konrad Cramer, « Kants "Ich denke" und Fichtes "Ich bin" », in : *Konzepte der Rationalität/Concepts of Rationality* (*Internationales Jahrbuch des deutschen Idealismus* 1), Berlin, de Gruyter, 2003, p. xxx-xxx.

du monde ne saurait être considérée comme « le transcendantal » de la signification. Dans la critique kantienne, le monde est une idée de la raison, donc une construction de l'inconditionné appliquant à elles-mêmes les catégories sous l'égide du raisonnement hypothétique. Le monde est alors l'idée de « l'unité absolue des conditions du phénomène »¹¹ ; comme toute idée, l'idée du monde ne peut pas être donnée dans l'expérience et ne possède par conséquent aucune réalité. Elle ne saurait « se montrer », quel que soit le sens que l'on donne à ce terme. Pour le transcendantalisme kantien, la monstration du monde est donc un oxymore : le monde ne se montre pas, l'apparaître est réservé aux phénomènes. Introduire l'idée d'une monstration du monde, c'est ainsi passer d'une conception kantienne du transcendantalisme, à laquelle ressortit la conception du schématisme transcendantal, à une conception phénoménologique de la philosophie transcendantale, du moins si l'on suit la lecture qu'en propose Ricœur.

2. *Un Kant phénoménologique ?*

Nous touchons ici un point important pour comprendre ce que Ricœur entend par « transcendantal » dans les cours sur le langage. Ce qui, à première vue, pourrait paraître une forme d'éclectisme philosophique de mauvais aloi constitue en réalité ce qu'on peut considérer comme la conception spécifiquement ricœurienne de la philosophie transcendantale. Ricœur en a exposé le programme et les grands traits dans un article publié en 1954 dans la prestigieuse revue des *Kant-Studien*, sous le titre « Kant et Husserl »¹². Le propos de cet article consiste d'une part à proposer une lecture phénoménologique de Kant (mais d'un style fort différent de celle exposée par Heidegger dans *Kant et le problème de la métaphysique* et opposée à Cassirer lors du célèbre débat de Davos), d'autre part de trouver dans le criticisme kantien comme philosophie des limites un correctif à « la perte de la mesure ontologique du

¹¹ *Critique de la raison pure*, B 391.

¹² Repris dans *À l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1984, 2004² ; je cite d'après cette dernière édition, parue en format de poche et dont la pagination ne correspond pas à celle de la première édition (indiquée dans la marge extérieure). L'article figure aux pages 273-313.

phénomène »¹³ qu'il diagnostique dans la phénoménologie transcendantale de Husserl, et en particulier dans les *Méditations cartésiennes*. La lecture de Kant prônée par Ricœur entend donc d'une part dégager la « phénoménologie implicite de Kant » en levant « l'hypothèque épistémologique » qui en obture le déploiement dans la *Critique de la raison pure*, d'autre part « réinterpréter l'idéalisme husserlien guidé par ce sens des limites qui est peut-être l'âme de la philosophie kantienne »¹⁴.

Ricœur distingue deux desseins dans les analyses kantienne : un dessein justificatif, lié à la tâche épistémologique, et un dessein descriptif. C'est ce second dessein qui l'intéresse. Car il fait apparaître ce que Ricœur place lui-même entre guillemets : « l'expérience transcendantale ». Ricœur est donc conscient que, comme Heidegger, il lit Kant à rebrousse-poil, même si son intention philosophique diffère du tout au tout de celle du futur thuriféraire du Führer, zélé dénonciateur de ses collègues juifs. Ce qui distingue cette approche phénoménologique de l'approche généralement considérée comme néokantienne, c'est de ne pas traiter des questions de légitimation de la connaissance scientifique, mais de s'intéresser à la constitution du champ des phénomènes dans la conscience¹⁵.

Dans cette perspective, la révolution copernicienne mise en œuvre par Kant « n'est autre chose que l'*epoché* phénoménologique ; [...] ; elle va de l'ensemble de l'apparaître à ses conditions de *constitution*. »¹⁶ Ricœur identifie dans le *Gemüt* le « champ d'expérience transcendantale »¹⁷ thématique par Husserl. Cela lui permet d'échapper à l'objection qui semble d'emblée compromettre son projet : la contestation de toute possibilité d'une « expérience du cogito » dans le cadre du criticisme, tant il est vrai que le *cogito* y prend soit la forme du « je pense », dont aucune connaissance réflexive n'est possible, soit la forme du moi phénoménal, qui est un phénomène comme les autres, et justement pas l'instance constitutive d'un champ

¹³ *Art. cit.*, p. 274 ; cf. aussi p. 293.

¹⁴ *Ibid.*, p. 273s.

¹⁵ *Ibid.*, p. 282.

¹⁶ *Ibid.*, p. 279s.

¹⁷ *Ibid.*, p. 281.

d'expérience transcendantale¹⁸. Pour notre propos, il n'est pas nécessaire de décider si cette lecture est défendable.

C'est l'*Analytique transcendantale* qui constitue le centre de gravité de cette relecture phénoménologique de Kant. Ricœur opte pour une stratégie de lecture partant de la fin, c'est-à-dire du Système des principes, et spécifiquement des « Analogies de l'expérience » (le chapitre dans lequel Kant traite de la substance, de la causalité et de l'interaction comme ordres temporels objectifs : permanence, succession, simultanéité) ; cette option de lecture se retrouvera dans le cours sur le jugement (1958 ?). Ricœur découvre dans la théorie kantienne des principes de l'entendement pur « une véritable constitution de l'expérience », et plus précisément une constitution de la « choséité » (Ricœur écrit *Dinglichkeit*), dans laquelle Kant thématise « l'intellectualité du perçu » et met en évidence, « bien avant Husserl », le lien entre « structures de la choséité » et « structures de la temporalité ». Bref, ce que Ricœur découvre dans les Analogies de l'expérience, c'est le développement du « côté noématique du vécu dans le jugement d'expérience »¹⁹. Du coup, il comprend les « Postulats de la pensée empirique » qui concluent l'*Analytique transcendantale* comme la description de la corrélation fondamentale entre l'existence des choses et leur perceptibilité (dire qu'une chose existe, c'est dire qu'elle peut en principe être perçue) et lit la célèbre « Réfutation de l'idéalisme » comme la mise en évidence de ce que Husserl analysera plus tard à l'enseigne de l'intentionnalité de la conscience : « la corrélation du “je suis” et du “quelque chose” »²⁰.

¹⁸ La question du statut de la conscience de soi chez Kant est un thème majeur de la recherche depuis que Dieter Henrich a remis cette question à l'ordre du jour au début des années 1960. Henrich a toujours plaidé pour faire une force de ce qui pourrait apparaître comme une aporie de la pensée kantienne : en n'assignant aucun lieu systématique possible à une théorie de la conscience de soi (le « je pense » du § 16 de la déduction transcendantale ne saurait en tenir lieu, Ricœur a parfaitement raison sur ce point ; pour une discussion détaillée, cf. Konrad Cramer, « Über Kants Satz : Das ich denke muss all meine Vorstellungen begleiten können », in : id., Ulrich Pothast, Hans-Friedrich Fulda, Rolf-Peter Horstmann [éd.], *Theorie der Subjektivität (FS Dieter Henrich)*, Frankfurt, Suhrkamp, 1990, p. xxx-xxx), Kant opte pour la seule stratégie conceptuelle possible si l'on entend éviter les cercles inévitables dans lesquels vient s'échouer toute tentative d'une saisie théorique de la conscience de soi. Pour une reconstruction de la théorie kantienne de la subjectivité dans cette perspective, cf. xxx.

¹⁹ Ricœur, *À l'école de la phénoménologie*, p. 284s.

²⁰ *Ibid.*, p. 285s.

Si les Analogies de l'expérience, lues dans une perspective phénoménologique, traitent de la constitution du pôle noématique (donc, en termes kantien, de la constitution de l'objet de l'expérience), on ne s'étonnera pas que le chapitre précédent de l'Analytique des principes, c'est-à-dire le chapitre consacré justement au schématisme, ait pour objet, aux yeux de Ricœur, la « face noétique » de cette même constitution. L'intérêt jamais démenti de Ricœur pour ce chapitre, dont il souligne la difficulté et l'obscurité, s'explique par le fait qu'il y voit le texte dans lequel Kant serait le plus libre par rapport au problème épistémologique, et donc au plus près de découvrir « le sujet concret » et « le temps originaire de la conscience », une thématique que l'on retrouvera, sous une forme toutefois assez différente, dans le deuxième chapitre du troisième tome de *Temps et récit*. Au principe du schématisme, lu ainsi à rebours à partir des Analogies de l'expérience, on ne trouve alors pas « l'unité originellement synthétique de l'aperception transcendante (c'est-à-dire le « je pense ») dont Kant déduit les catégories, mais l'auto-constitution temporelle du soi.

On a déjà dit la difficulté qu'il y a à trouver un lieu systématique pour cette thématique dans l'architecture de la *Critique* kantienne. Ricœur souligne toutefois les quelques formulations dans lesquelles il pense entrevoir la présence de cette question dans le texte de Kant. Ce sont les célèbres passages où Kant évoque la conscience de la détermination de mon existence dans le temps, l'auto-affectation de la subjectivité, ou encore, dans la note du § 25 de la déduction B, la possibilité de saisir l'existence non phénoménale de la conscience comme l'acte du déterminer dans son actualité. Dans toutes ses formulations, condamnées à rester aporétiques dans le cadre défini par la problématique épistémologique qui préside à la *Critique de la raison pure*, Ricœur voit les traces de cette conscience de soi concrète comme pouvoir de constitution du champ phénoménal que mettra à jour la réduction phénoménologique.

Mais ce n'est là que le premier volet de cette lecture croisée de Kant et de Husserl. Le second utilise Kant pour corriger Husserl. Je serai plus bref sur ce point. L'enjeu

est la distinction, régulièrement introduite par Ricœur, entre « la méthode effectivement pratiquée » par Husserl et « l'interprétation philosophique que l'auteur y mêle constamment »²¹. Grâce au recours à Kant, Ricœur espère pouvoir isoler la méthode proprement phénoménologique de la réduction du cadre idéaliste dans laquelle Husserl l'interprète. Pour cela, Ricœur souligne l'importance systématique de la distinction kantienne entre chose en soi et phénomène, dans laquelle il voit la clé d'une restitution de l'intention ontologique de la pensée par-delà la restriction de la connaissance à l'intuition des phénomènes – une restriction commune à Kant et à Husserl. Les deux dimensions se conditionnent réciproquement. Or, relève Ricœur, cette distinction entre intention et intuition est inconnue de Husserl. Du coup, la pensée (*Denken*) est ramenée à la connaissance (*Erkennen*) La perte de la mesure ontologique du phénomène en est la conséquence²².

Il en résulte le passage, indu aux yeux de Ricœur, de la découverte du sens du monde comme « existence-pour-moi » à la thèse métaphysique et dogmatique affirmant que le monde « tire son sens et sa validité ontologique exclusivement » des actes de la conscience constituant le monde comme phénomène²³. Cette thèse métaphysique ouvre sur une conception de la phénoménologie comme analyse égologique. C'est à ce mouvement de la phénoménologie que Ricœur pense trouver un correctif avec la distinction kantienne entre phénomène et chose en soi et la conscience de la limite qu'elle signifie. En rappelant sans répit que le phénomène est seulement ce qui nous apparaît, et que l'apparaître présuppose quelque chose qui apparaît, distinct du phénomène dans lequel il apparaît, Kant offre en effet la possibilité de restituer à la phénoménologie un horizon ontologique. C'est manifestement cette interprétation kantianisante de la phénoménologie que présuppose la formule utilisée par Ricœur dans le cours sur le langage : « le monde se montre » comme horizon transcendantal de la référence opérée par la parole. Car

²¹ *Ibid.*, p. 289 ; cf. aussi p. 296, p. 66

²² *Ibid.*, p. 292 et 295s. On peut trouver dans cette insistance ricœurienne sur l'intention à distinguer de l'intuition l'origine phénoménologique de son attention pour ce qu'il appellera chez Benveniste « l'intenté », cf. sur ce point l'article d'Irène Fenoglio ci-dessus.

²³ *Ibid.*, p. 296 avec citation de la deuxième *Méditation cartésienne* (*Husserliana* I, p. 60).

le monde comme référence de tout discours ne saurait se réduire à la dimension égologique, quand bien même, dans une systématique kantienne, le monde ne saurait justement se montrer.

Les nombreux cours de Ricœur sur Kant conservés aux archives²⁴ n'apportent sur ces questions aucun correctif significatif. On peut au contraire affirmer que l'article de 1954 représente la synthèse des deux cours consacrés à Kant par Ricœur entre 1952 et 1954. On peut donc affirmer que cette synthèse critique du kantisme et de la phénoménologie husserlienne définit ce que Ricœur entend par « transcendantal » ou « transcendantalisme ». C'est par conséquent dans ce cadre qu'il nous faut placer les éléments de philosophie transcendantale dont j'ai relevé la présence dans le cours « Le langage » de 1966/67 pour tenter d'en proposer une interprétation.

3. Le problème du schématisme

Si l'on fait abstraction de la première occurrence – le passage dans lequel, en discutant Strawson, Ricœur relève que la signification est la condition de possibilité de la référence –, c'est manifestement autour de la question du schématisme que se regroupent les renvois de Ricœur à la philosophie transcendantale. C'est tout à fait manifeste dans les développements que Ricœur consacre à ce thème à la fin de la deuxième partie. Mais c'est clairement le cas aussi dans la discussion avec Chomsky, nous l'avons vu. Quant aux remarques suscitées par Benveniste, elles ne se contentent pas d'ouvrir immédiatement sur les conclusions portant sur la relecture transcendantale de la notion d'emploi, que Ricœur mène à l'enseigne du schématisme ; elles inscrivent le schématisme dans la tension entre le sujet concret, qui est le principe de la constitution du « champ d'expérience transcendantale », et le monde, qui est ce qui se montre dans ce champ. C'est donc vers le problème de l'interprétation ricœurienne du schématisme qu'il nous faut maintenant nous tourner. Sur ce point, je procéderai en deux temps. Je me demanderai d'abord comment

²⁴ Ils sont conservés dans les boîtes 9 et 22.

Ricœur lit le chapitre sur le schématisme (III) avant de me tourner vers l'usage qu'il en fait dans le cours sur le langage (IV).

Pour la première question, nous disposons à ce jour de trois sources²⁵ : l'article de 1954, déjà commenté ; le cours sur le jugement de 1958, dont le chapitre sur Kant est certes tronqué (les trois premières sections manquent dans le photocopié), mais contient par chance l'intégralité des développements sur l'Analytique des principes²⁶. Enfin, le cours américain de 1972, *Lectures on Imagination*, dont les cinquième et sixième leçons sont consacrées à Kant ; pour notre propos, c'est la cinquième leçon qui est pertinente ; elle traite directement du schématisme dans la *Critique de la raison pure* (la sixième leçon aborde le problème de l'imagination productrice dans la *Critique de la faculté de juger*).

La lecture croisée de Kant et de Husserl proposée dans l'article de 1954 nous a déjà fourni une indication précieuse, que confirme le cours sur le jugement, de quelques années postérieur : Ricœur lit l'Analytique des principes à rebours, comprenant les Analogies de l'expérience comme une réflexion noématique et le schématisme comme la réflexion noétique y correspondant. Cela signifie que la tâche du chapitre sur le schématisme est de dégager les procédures grâce auxquelles la conscience produit les structures de la choséité, et spécifiquement (dans une perspective kantienne) les ordres d'une temporalité objective permettant de distinguer l'ordre subjectif de mes perceptions de l'ordre objectif des événements.

Cette démarche à rebours est exposée et justifiée de façon plus précise dans le cours sur le jugement. Ricœur y fait valoir que la manière de procéder de Kant, qui déduit les catégories des formes de l'unité dans le jugement, n'est qu'une solution

²⁵ Je limite mon enquête aux sources dont la date permet d'éclairer l'usage qu'en fait Ricœur dans le cours de 1966/67 ; une enquête complète devrait évidemment prendre aussi en compte des sources plus tardives comme les séminaires de la Rue Parmentier ; mais cela sortirait du cadre de cet article.

²⁶ Dans le cours consacré à « Kant et la métaphysique classique » (1953), il manque justement les pages consacrées au schématisme (p. 84-98, selon la table des matières détaillées établie par Ricœur). Ce sont les seules pages manquantes du cours. On peut supposer que Ricœur les a déplacées dans un autre dossier pour les réutiliser (cela correspond à sa manière de procéder). Ce serait alors un indice fort de l'importance que Ricœur accordait à son interprétation de ce chapitre. Il n'a pas été possible jusqu'à présent d'identifier si ces pages existent toujours et, le cas échéant, où Ricœur les a classées.

« factice »²⁷. D'une part, elle présuppose un donné, la théorie du jugement des logiciens ; d'autre part, la correspondance entre « les fonctions de l'unité dans les jugements » (B 94) et les catégories comme fonctions de l'unité dans la synthèse pure lui paraît arbitraire. Bref, si l'on suit Ricœur – et sur ce point, je ne crois pas qu'il faille le suivre²⁸ – Kant échoue à obtenir par voie directe les concepts purs de l'entendement (les catégories) dont il entend montrer qu'elles sont les formes nécessaires de toute synthèse du divers sensible de l'expérience et, par conséquent, les concepts *a priori* constitutifs de la notion de chose (la *Dinglichkeit*). C'est ce prétendu échec de la démarche déductive kantienne qui justifie l'option ricœurienne pour la démarche régressive partant des jugements empiriques pour remonter aux jugements transcendants (les principes dont traite l'Analytique des principes) avant de se tourner vers les procédures réglées grâce auxquelles ces jugements sont possibles. Cette dernière question est, nous le savons maintenant, la question dont a charge le chapitre consacré au schématisme.

Mais, avant de nous tourner vers ce chapitre, il nous faut encore prendre la mesure de l'option de lecture retenue par Ricœur. En rejetant la déduction métaphysique des catégories comme une solution factice, ce n'est à rien moins qu'au concept kantien d'*a priori* que Ricœur renonce. Car la pointe de la déduction métaphysique consiste justement dans l'établissement de ce que l'on pourrait appeler le *pedigree* de ces concepts : il s'agit d'établir que leur origine est totalement indépendante de toute expérience, qu'ils proviennent donc d'une source absolument « pure » dans la terminologie kantienne, c'est-à-dire une source « à laquelle rien d'empirique n'est mêlé » (B 3). Cette source ne peut être que l'entendement comme pouvoir de l'unité, comme fonction de la synthèse. Si l'on renonce à la déduction métaphysique, il n'est plus possible d'établir qu'un concept est *a priori*. En rejetant la déduction métaphysique sans proposer de stratégie alternative pour obtenir des concepts *a priori* (il récuse expressément la possibilité d'une théorie spéculative des catégories telle que

²⁷ *Le jugement. Cours de Monsieur Ricœur* (Cahiers de philosophie II/5), p. 81.

²⁸ Pour une reconstruction de la déduction métaphysique kantienne, cf. Michael Wolff, *Die Vollständigkeit der kantischen Urteilstafel*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1995.

celles proposées par Hegel ou Hamelin²⁹), Ricœur opte donc de fait pour une philosophie transcendantale sans *a priori*. Nous reviendrons sur ce point quand nous traiterons de Strawson.

Ce renoncement aux concepts *a priori* purs ne reste pas sans conséquence pour la lecture du chapitre que Kant consacre au schématisme. Car, dans la logique d'exposition adoptée par Kant pour la *Critique de la raison pure*³⁰, le schématisme a pour tâche d'appliquer les concepts *a priori* au divers pur de la sensibilité afin de donner aux catégories une forme qui les rendent opérationnelles pour structurer le champ de l'expérience possible. Faute de disposer au préalable déjà des catégories, Ricœur ne peut plus comprendre ainsi le schématisme. Puisqu'il n'y a plus de concepts donnés *a priori* (dont on peut légitimement se demander comment ils pourront s'appliquer aux divers de la sensibilité, après avoir démontré dans la déduction transcendantale que tout divers sensible doit être structuré par les catégories s'il doit pouvoir être une représentation pour nous), la question même dont a charge le schématisme dans la démarche kantienne perd toute pertinence. Cela rend d'autant plus surprenant l'intérêt répété que lui porte Ricœur.

En réalité, Ricœur fait du schématisme quelque chose de tout différent. Il y voit, nous l'avons déjà indiqué, une réflexion noétique qui dégage la temporalité originaire de la conscience, dans sa dualité de principe d'ordre objectif et de flux pur de la temporalité subjective³¹. La constitution de cette temporalité originaire ressortit à une auto-affectation dans laquelle, si je comprends bien Ricœur, la conscience produit de soi-même, c'est-à-dire spontanément, les principes d'un ordre rationnel du temps, ou, dans un autre vocabulaire auquel Ricœur recourt volontiers dans ce contexte, « une intellectualité du temps »³². La tâche du schématisme consiste alors dans la constitution de cette intellectualité du temps à partir du flux pur du temps de la

²⁹ *Le jugement. Cours de Monsieur Ricœur, loc. cit.*

³⁰ On sait qu'il proposera une démarche différente dans les *Prolégomènes*; alors que la *Critique* opte pour la voie synthétique, les *Prolégomènes* mettent en œuvre une démarche analytique, c'est-à-dire régressive, même si cette démarche obéit à d'autres intentions que celle proposée par Ricœur.

³¹ P. Ricœur, « Kant et Hegel » (art. cit.), p. 287.

³² *Le jugement (op. cit.)*, p. 84.

conscience, au gré d'une affectation de la conscience par elle-même. Cette solution ne me paraît guère satisfaisante. On voit en effet difficilement comment le simple rapport à soi de la conscience pourrait donner naissance aux règles nécessaires à cette constitution de l'intellectualité du temps³³, c'est-à-dire à la constitution d'un ordre objectif de la temporalité, c'est-à-dire comme il serait possible de passer du flux subjectif de la temporalité de la conscience à l'ordre objectif du temps.³⁴ Le rapport à soi dans lequel la conscience s'affecte elle-même ne permettra donc de comprendre la constitution de la temporalité objective du monde qu'à condition de doter cette conscience de traits supplémentaires, c'est-à-dire de structures d'objectivité ; cela reviendrait toutefois à proposer une alternative à la déduction métaphysique obéissant fondamentalement à la même logique qu'elle. Dans une perspective husserlienne, ce n'est pas cette stratégie que l'on va adopter. Comme le rappelle Ricœur, les analyses de Husserl cherchent à dégager les synthèses toujours plus originaires dont la conscience du temps serait le produit. On passe alors d'une phénoménologie transcendantale à une phénoménologie génétique.

L'article de 1954 montre d'ailleurs les réserves de Ricœur face à la logique inhérente à la démarche husserlienne (et dont il admirait par ailleurs « la probité exemplaire »³⁵). Telle est pourtant bien la pente sur laquelle l'entraîne inévitablement la voie régressive lorsque celle-ci va de pair avec la récusation de la déduction métaphysique, c'est-à-dire avec le renoncement à une théorie de l'*a priori* : il faut dégager, derrière l'auto-affectation de la conscience ce que Ricœur appelle « une temporalité originaire qui est le flux même de la conscience »³⁶, c'est-à-dire constituée par la conscience elle-même. Comprendre cette constitution exige alors à son tour

³³ Cf. les formules kantienne « le schéma de la causalité [...] consiste donc dans la succession du divers en tant qu'il est *soumis à une règle* » (B 183) ; « le schéma de la communauté (réciprocité) [...] est la simultanéité des déterminations de l'un avec les déterminations de l'autre, *selon une règle universelle* » (B 183s. ; c'est moi qui souligne).

³⁴ Une formulation de Ricœur dans « Kant et Husserl » (art. cit.) montre qu'il avait conscience du problème : « Le temps dans le schématisme est à la suture de la réceptivité et de la spontanéité, du divers et de l'unité ; il est mon pouvoir d'ordonner et la menace de m'échapper toujours et de me défaire ; il est indivisément la rationalité possible de l'ordre et l'irrationalité toujours renaissante du vécu ; il regarde vers l'affectation, dont il est le flux pur, et vers l'intellectualité, puisque les "schèmes" en figurent la structuration possible quant à la "série", au "contenu", à "l'ordre". » (p. 287.)

³⁵ Ricœur, « Kant et Husserl » (art. cit.), p. 304.

³⁶ *Ibid.*, p. 303.

de mettre en évidence des genèses passives de plus en plus originaires, jusqu'à aboutir au problème du corps propre étudié par Merleau-Ponty.

Mais même ainsi, j'avoue ne pas comprendre d'où il serait possible de tirer les concepts nécessaires pour structurer le flux temporel de la conscience afin de constituer ainsi l'ordre objectif qu'est le temps de l'événement. Telle est pourtant la tâche fondamentale dévolue au schématisme transcendantal dans la *Critique de la raison pure*. Comme le rappelle régulièrement Ricœur, c'est d'ailleurs justement cette seconde temporalité qui constitue le champ transcendantal de l'expérience. Entre le flux temporel de la conscience pure et l'ordre objectif du temps des événements, il reste un hiatus que cette recherche de synthèses toujours plus originaires ne saurait combler, puisque cette recherche porte sur la constitution du flux temporel de la conscience pure. Ce n'est pas sans raison, me semble-t-il, que Ricœur reviendra sur le problème de la constitution de la temporalité dans *Temps et récit*. Pour l'instant, il nous suffit de retenir que, dans la lecture que Ricœur propose du schématisme, il n'y a pas moyen de combler le hiatus entre la temporalité subjective de la conscience et la temporalité objective de l'événement.

Faut-il en conclure à l'échec de la lecture du schématisme proposée par Ricœur ? Ce serait aller trop vite en besogne. Au gré de son interprétation du schématisme comme réflexion noétique, Ricœur dégage quelques éléments importants qu'il nous faut retenir. Ce sont ici les *Lectures on Imagination* qui se révèlent instructives. D'abord, Ricœur précise que le schématisme est une procédure réglée de synthèse, c'est-à-dire une méthode ; le schème est donc une règle de production, mais une règle qui reste dans le mouvement de la production, à la différence du concept qui, tel que l'interprète Ricœur, est la règle comme produit, et plus comme production.³⁷ Parce que le schème reste de l'ordre de la production, et non du produit, il laisse une marge d'indétermination qui rend possibles d'autres actualisations du schème ; aussi Ricœur peut-il définir le schème comme « la transition d'une actualisation à l'autre »³⁸ : le

³⁷ *Lectures on Imagination* (inédit), p. 98.

³⁸ *Ibid.*, p. 100.

schème délimite seulement la sphère des réalisations possibles, il ne détermine pas telle réalisation particulière. Le schématisme peut alors se définir comme « un processus réglé de variation des modèles » (a ruled process of the mutation of patterns)³⁹. À ce titre, le schématisme est la fonction de l'imagination. L'imagination n'est toutefois pas à comprendre comme une faculté psychologique apparentée à la mémoire (contre la conception humienne de l'imagination), mais comme une fonction transcendante⁴⁰. Il faut comprendre par ce terme que la procédure réglée de synthèse mise en œuvre par les schèmes (transcendants, faudrait-il préciser) est la procédure par laquelle se constitue la structure du champ transcendantal de l'expérience, qui n'est autre que l'ordre objectif de la temporalité.

Si la lecture régressive du schématisme comme réflexion noétique aboutit à une aporie puisque, de cette façon, il est impossible de comprendre d'où proviennent les structures qui constituent l'ordre objectif du temps, l'analyse de la logique du schème comme méthode réglée de détermination et du schématisme comme processus réglé de variation des modèles me paraît une perspective fructueuse. Si je vois bien, c'est dans le cadre de cette double lecture du schématisme que vient s'inscrire la façon dont Ricœur fait intervenir le schématisme dans le cours sur le langage de 1966/67.

4. *La fonction du schématisme dans le cours sur le langage*

La reprise du schématisme dans le cours sur le langage ne va pas sans un déplacement fondamental de la problématique dont il a charge : il ne s'agit plus d'abord de la constitution d'une temporalité objective comme ordre du champ transcendantal de l'expérience, mais de la constitution du discours comme produit des opérations dans lesquelles un locuteur emploie le langage. C'est ce qu'indique clairement la place que Ricœur attribue dans son cours à la question du schématisme : il le fait intervenir à un moment crucial de ses réflexions, lorsqu'il s'agit de développer

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 94.

une interprétation philosophique de la notion d'emploi, à la fin de la deuxième partie du cours.

Pour en mesurer la portée, il convient de rappeler que le cours de 1966/67 s'articule en trois grandes parties : 1. La langue ; 2. La parole ; 3. Le discours, qui se conclut par une réflexion récapitulative sur le mot⁴¹. Dans l'introduction du cours, Ricœur souligne que les trois termes langue, parole et discours désignent des niveaux hiérarchiques, le niveau supérieur présupposant le niveau inférieur⁴². Le schématisme intervient donc à la jointure du deuxième et du troisième niveau. On ne s'étonnera pas que la question de l'emploi surgisse au niveau de la phrase, c'est-à-dire, dans la terminologie de Benveniste, de l'instance de discours. C'est en effet uniquement dans la phrase que la langue comme système et institution sociale est actualisée et que peut par conséquent se poser la question de l'emploi.

À cela s'ajoute une seconde ligne, qui confère son importance proprement philosophique à la question de l'emploi. La reconstruction des débats sémantiques dans la philosophie analytique britannique⁴³ a permis à Ricœur de mettre en évidence le passage d'une théorie de la dénotation, illustrée par les travaux de Russell et par le *Tractatus* de Wittgenstein, à une théorie de la référence, dont il trouve l'exposé fondateur dans l'essai de Strawson « On Referring »⁴⁴. Or, la pointe de la théorie de la référence de Strawson consiste justement à trouver dans l'emploi d'une phrase (*sentence*) la clé du problème de la référence, c'est-à-dire de la capacité du langage à se rapporter à quelque chose et donc à constituer une phrase susceptible d'être vraie ou fausse. C'est du succès ou de l'échec de la référence que dépend la vérité ou l'erreur,

⁴¹ Elle manque dans le tapuscrit, mais les notes de Jean-Pierre Thévenaz nous la restituent ; les notes de Ricœur à ce sujet, très complètes, sont déposées aux archives, Boîte 27, dossier 101. Elles seront transcrites pour l'édition du cours. Précisons que c'est dans ce cadre que Ricœur reprend les éléments qu'ils avaient abordés dans la première partie du cours de 1965/66 et qui ont été publiés dans les Cahiers de Philosophie sous le titre « Les problèmes du langage » (*Cahiers de philosophie* 1966/2-3, p. 27-42 et 1966/4, p. 65-73).

⁴² Cette terminologie reprend implicitement le vocabulaire de Benveniste, cf. « Les niveaux de l'analyse linguistique », *Problèmes de linguistique générale* [I], Paris. Gallimard, 1966, p. 119-131.

⁴³ Il est intéressant de relever que dans les cours sur le langage, Ricœur n'aborde que des auteurs analytiques britanniques, à l'exception bien entendu de Frege, qui était professeur à Iéna ; mais ce sont encore les auteurs britanniques qui ont fait de Frege l'ancêtre tutélaire de la philosophie analytique, cf. Michael Dummett, *Origins of Analytical Philosophy*, London, 1993 (dt : *Die Ursprünge der analytischen Philosophie*, Frankfurt, 1997).

⁴⁴ Art. cit., note 1. Dans le cours de 1966/67, Ricœur n'a pas abordé le Wittgenstein des *Investigations philosophiques*.

et non de la signification ou du sens de la phrase. Référence et signification sont deux problèmes distincts, et qu'il faut distinguer. Résumant la position de Strawson, Ricœur écrit : « La signification n'a donc rien à voir avec la question de savoir si la phrase énoncée dans des circonstances particulières est employée de façon à produire un énoncé vrai ou faux et si l'expression est employée de manière à faire mention de quelque chose » (T 73).

Cela implique que la signification n'est pas « l'ensemble des choses, ou les choses singulières, auxquelles un emploi circonstanciel se réfère », mais est « l'ensemble des règles, habitudes et conventions requises par son emploi quand on fait mention » stipule Strawson (T 73)⁴⁵. Renouant avec la sémantique de Frege, Strawson récuse donc une sémantique extensionnelle, définissant la signification par l'ensemble des choses auxquelles une proposition se réfère, et adopte une sémantique intensionnelle, définie par les règles internes régissant l'usage de la langue. Les règles constituant la signification d'une phrase sont des réquisits de l'emploi. Mais, à ce stade, le statut de ces règles reste largement indéterminé ; Strawson parle en effet de « l'ensemble des règles, des habitudes et des conventions »⁴⁶. Elles oscillent du coup entre normativité et conventionnalisme. C'est par conséquent en observant l'usage du langage que l'on peut y découvrir les règles, habitudes et conventions dont est redevable la signification.

À y regarder de plus près, l'emploi ne détermine alors pas seulement les circonstances décidant du succès ou de l'échec de la référence ; il actualise aussi les régularités dont est redevable la signification, des régularités qui, pour Strawson, ne semblent avoir de réalité que dans leur actualisation. C'est du moins ainsi que Ricœur lit Strawson. Et à ce stade, il importe peu de savoir si cette lecture rend en tous points justice au philosophe d'Oxford. Il n'est en revanche pas sans intérêt de souligner un autre point. En insérant l'étude de la philosophie analytique à cet endroit de son cours (dont le plan obéit en 1966/67 à un principe systématique, on vient de le rappeler),

⁴⁵ Pour les formulations exactes de Strawson, cf. note 6 ci-dessus.

⁴⁶ Art. cit., p. 18.

Ricœur présuppose chez ses auditeurs la connaissance de la linguistique structurale de Saussure et de Hjelmslev, qu'il a exposée au début de la première partie. Il dispose par conséquent, à ce stade de son exposé, d'une conception de la langue beaucoup plus riche et complexe que celle avec laquelle travaille Strawson. Pour un lecteur instruit par de Saussure et Hjelmslev, la phrase doit être comprise comme l'actualisation des structures de la langue qui prédéterminent la signification de la phrase ; la signification n'est donc pas à comprendre comme le résultat de simples conventions et habitudes (deux dimensions inhérentes à l'emploi), mais comme la réalisation à chaque fois singulière des structures de la langue, que Hjelmslev appelle d'ailleurs des schémas (cf. T 18s.).

Cette articulation de l'emploi sur une structure qui le précède logiquement, et donc lui impose un certain nombre de contraintes, marque le progrès décisif de Benveniste sur Strawson et me semble expliquer l'ordre de l'exposé choisi par Ricœur. Benveniste inscrit en effet sa théorie de la phrase comme instance de discours en articulant la question sémantique sur une sémiotique. Ricœur le montre en détail à propos des pronoms. La langue (niveau sémiotique) fournit un paradigme (le système des pronoms avec le couple des pronoms personnels JE/TU opposé à l'impersonnel IL) que l'instance de discours actualise, conférant ainsi une signification déterminée aux pronoms : JE désigne alors celui qui énonce l'instance de discours, TU celui auquel il s'adresse, IL ou ELLE ce dont il parle. L'usage de la langue actualise ainsi des « schémas » (Hjelmslev) qui lui préexistent et qui structurent la signification réalisée par une instance de discours.

C'est à ce stade de sa réflexion que Ricœur fait intervenir sa reprise du schématisme kantien. Il y cherche une théorie transcendantale de l'emploi. Nous savons maintenant ce qu'il convient d'entendre par ce terme : une théorie faisant apparaître les structures noétiques dans lesquelles se constitue ce que l'on pourrait appeler le champ d'énonciation tendu entre la position du JE et la monstration du monde. Une telle théorie lui apparaît nécessaire pour deux raisons. D'une part, elle doit conjurer les dangers d'une conception seulement pragmatiste et conventionnaliste de l'emploi.

Aux yeux de Ricœur, une conception de ce genre serait déficitaire parce qu'elle ne permettrait pas de comprendre comment la signification rend possible la référence. On ne se trompera guère en voyant poindre ici la critique platonicienne du conventionnalisme revendiqué par les Sophistes. D'autre part, elle doit permettre d'intégrer dans une théorie de l'emploi les acquis de la linguistique structurale et de faire ainsi le lien entre une théorie de l'emploi (à laquelle aboutit l'analyse de la phrase) et une théorie des opérations produisant le discours (sur laquelle ouvre la théorie du schématisme). Ces deux exigences se conjuguent dans une conception du schématisme comme théorie transcendantale des opérations régissant la production langagière.

En faisant intervenir à ce stade de ses analyses la reprise du schématisme comme théorie transcendantale de l'emploi, Ricœur est fidèle à la stratégie réflexive qu'il a adoptée dans sa lecture de Kant : il tire les règles de l'objet que ces règles constituent. La phrase comme instance de discours, et par suite le discours lui-même, est donc le noéma dont les opérations produisant les phrases constituent la noèse. Dans cette perspective, la phrase et les indicateurs valent comme schèmes, c'est-à-dire comme règles de production. Mais justement parce que ces règles demeurent dans le mouvement de la production et aménagent un espace de jeu, elles déterminent une sphère de possibilité dont la structure est ouverte.⁴⁷ Il ne s'agit donc pas de règles mécaniques, mais de règles de la créativité, tant il est vrai que Ricœur définit le schématisme comme une procédure réglée de variation des modèles. Cela lui permet de rendre compte de la dimension créative inhérente à l'emploi de la langue. C'est un aspect absolument essentiel de la philosophie ricœurienne du langage, pour lequel il se réclame volontiers de Humboldt, mais qui est également central pour Jakobson et Chomsky, comme Ricœur le souligne à moult reprises.

En s'appuyant sur l'analyse du système des temps verbaux proposée par Benveniste, Ricœur parvient en outre à intégrer le problème de la temporalité, dont

⁴⁷ Cf. *Lectures on Imagination*, p. 99.

on a dit le rôle décisif dans la conception kantienne du schématisme comme dans la reconstruction qu'en propose Ricœur. Quelle que soit la sélection opérée par une langue déterminée parmi les possibilités ouvertes par la structure de la langue, tout système des temps dans une langue donnée trouve son point d'ancrage dans le présent comme temps de l'énonciation. C'est par rapport à ce présent que s'organise la sémantique des temps verbaux. Le futur est futur par rapport au présent de l'énonciation (même si celui-ci se trouve dans le passé), le passé est passé en référence au présent de l'énonciation. Dans l'acte d'énonciation, toujours doté d'un indice temporel, se constitue alors une temporalité distincte de la temporalité subjective de l'énonciation. Cette temporalité seconde trouve ses structures dans le système temporel de la langue actualisé par l'acte de langage.

Enfin, l'exigence d'une production réglée quoique créative permet à Ricœur d'interpréter la grammaire générative de Chomsky comme la spécification du schématisme gouvernant l'emploi de la langue. Du coup, l'intégration de la question du schématisme dans la philosophie du langage ne permet pas seulement à Ricœur d'intégrer dans un même geste les niveaux de la langue et de la parole que l'analyse doit distinguer ; elle fournit aussi le module qui fait le lien avec la question du discours comme théorie des opérations, objet de la troisième partie du cours. Les opérations de transformation qui produisent les structures de surface de la langue (c'est-à-dire les phrases comme instances de discours) peuvent alors être identifiées comme autant de schèmes transcendants, c'est-à-dire de règles de production organisant une méthode d'actualisation des structures profondes de la langue dans des structures de surface.

Dans le cours sur le langage, le schématisme joue donc un triple rôle. Il sert d'abord à formuler un concept philosophique de l'emploi qui préserve cette catégorie centrale de la sémantique analytique britannique – aussi bien dans la version que lui donne Wittgenstein à Cambridge que dans la version d'Oxford dont Strawson est un représentant typique – du risque d'une réduction au conventionnalisme ou au pragmatisme. Il permet ensuite d'articuler l'une à l'autre l'analyse des structures de la

langue et la réflexion sur les règles de l'emploi de la langue dans la parole. Enfin, il rattache la question des opérations produisant le discours (c'est-à-dire la question de la grammaire) au problème des règles (c'est-à-dire des schèmes) structurant l'emploi de la langue dans le discours. Ce triple rôle fait du schématisme le véritable centre de gravité systématique de la conception du langage développée par Ricœur dans le cours de 1966/67. C'est en effet en intégrant les trois niveaux de la langue, de la parole et du discours dans un seul mouvement allant des structures ou des schémas de la langue aux opérations constitutives du discours en passant par l'emploi réglé dans des circonstances toujours particulières que le schématisme tout à la fois assure son unité systématique à la philosophie du langage développée par Ricœur dans ce cours et lui confère une fondation transcendantale dans une théorie des conditions de possibilité de l'emploi de la langue.

5. *Schématisme et a priori*

C'est le moment de revenir sur le problème que nous avons laissé en suspens tout à l'heure : le hiatus causé par l'élimination de l'*a priori*, justifiant l'interprétation remontant l'Analytique des principes des Analogies de l'expérience au schématisme. Dans la reformulation du schématisme proposée par Ricœur, le problème se manifeste dans l'impossibilité d'expliquer l'origine de l'ordre objectif constituant la temporalité des événements. Dépourvue de concepts *a priori*, la conscience ne peut, de son propre mouvement, trouver les ressources nécessaires à la constitution de cette temporalité objective. Même si, dans le cours sur le langage, Ricœur revient sur la question de la temporalité, celle-ci ne joue dans ce contexte qu'un rôle secondaire. Ce n'est donc plus le problème de la constitution d'un ordre objectif du temps qui va mettre en évidence le hiatus, mais celui des principes constitutifs de la signification. On se rappelle en effet que l'un des résultats auxquels parvenait la lecture de Strawson par Ricœur trouvait dans la signification « la condition de possibilité de la référence par emploi ». Le hiatus que la réinterprétation linguistique

du schématisme laisse ouvert est donc le problème des conditions transcendantales de la signification. Car si les opérations par lesquelles la langue s'actualise dans la parole peuvent valoir comme les schémas transcendantsaux du discours, ces opérations ne créent pas les structures dont elles opèrent la transformation.

Il me semble que le cours de Ricœur sur le langage suggère une réponse en deux temps.

Dans une première démarche, on peut considérer les structures profondes de la langue dégagée par Chomsky comme un *a priori* soumis au travail de schématisation par les règles gouvernant l'usage de la langue, ainsi que par les règles de transformation constitutives d'une grammaire générative. C'est ainsi, me semble-t-il, que Ricœur a compris Chomsky⁴⁸. J'en trouve un indice dans la façon dont il critique l'innéisme du linguiste américain et propose de le réinterpréter dans le cadre du schématisme kantien. Si les lois de transformation de la grammaire générative doivent être comprises comme des schèmes, alors la structure profonde de la langue sur laquelle portent ces transformations doit se voir reconnaître le statut d'*a priori*.

Cela suffit-il pour expliciter les réquisits *a priori* d'une philosophie transcendantale du langage ? Je n'en suis pas convaincu. C'est le second élément annoncé. Mes hésitations portent sur la question de la sémantique. Ricœur relève dans le même contexte que, selon Chomsky, « le sens est exhibé par la structure profonde », si bien que la « priorité accordée à la grammaire, loin d'exclure la sémantique, y ramène » (T 93). Comment convient-il de comprendre cette affirmation ? Ici, j'avoue être conscient des limites de mes compétences encore plus qu'en bien d'autres endroits de cet exposé. Les réflexions qui suivent sont donc placées sous les réserves les plus expresses des corrections que pourraient apporter les spécialistes de Chomsky.

⁴⁸ Dans « Structure et herméneutique » (1963), Ricœur interprète ainsi les lois linguistiques dégagées par les phonologues comme « un niveau inconscient, non-réflexif, non-historique de l'esprit » et précise que « cet inconscient n'est pas l'inconscient freudien [...], c'est plutôt un inconscient kantien que freudien, un inconscient catégoriel, combinatoire [...]. Je dis inconscient kantien, mais par égard seulement pour son organisation, car il s'agit plutôt d'un système catégoriel sans référence à un sujet pensant » (*Le conflit des interprétations* [1969], Paris, Seuil, coll. Points, 2013², p. 53-97, ici p. 60).

Dans «La nature formelle du langage», Chomsky écrit : «Ce composant interprétatif de la grammaire générative [i.e. : le composant sémantique] s'applique à une structure profonde et lui assigne une représentation sémantique formulée à partir des notions encore bien obscures de la sémantique universelle». Cette explication suscite immédiatement une question : comment opère cette assignation, et selon quel(s) critère(s) ? Chomsky répond à cette question en précisant que «les règles interprétatives s'appliquent cycliquement pour déterminer l'interprétation d'un syntagme X de la structure profonde à partir des interprétations sémantiques des constituants immédiats de X et des relations grammaticales représentées dans cette configuration de X ainsi que dans ses parties»⁴⁹. Mais cette explication ne fait que repousser le problème d'un cran : d'où provient l'interprétation sémantique des ultimes constituants d'un syntagme quelconque ? À cette question, «La nature formelle du langage» n'apporte aucune réponse. Si l'on consulte les *Aspects de la théorie syntaxique*, on constate que Chomsky résout cette question par le recours aux entrées d'un dictionnaire⁵⁰. La sémantique est donc un donné préalable, et les règles transformationnelles dans ce domaine ressortissent à la logique de la substitution, que Chomsky hérite probablement de Jakobson, comme d'ailleurs Ricœur⁵¹. Nous nous retrouvons donc, si je vois bien, au niveau du mot.

Inutile de préciser que les significations d'un mot et les synonymes à disposition n'épuisent pas la question sémantique. La question évidemment décisive est celle de l'interprétation sémantique des structures grammaticales : quelle est la signification de la relation entre le prédicat et le sujet d'une structure grammaticale profonde (quelle que soit la forme dont cette structure profonde sera réalisée dans une structure de surface) ? Je ne sais pas si Chomsky a formulé une réponse satisfaisante à cette question. Mais, au béotien que je suis, cette question rappelle immédiatement

⁴⁹ Chomsky, *op. cit.*, p. 154.

⁵⁰ Cf. Noam Chomsky, *Aspekte der Syntaxtheorie*, Berlin (DDR), Akademie-Verlag, 1968, § 4.1.1. ; je cite d'après la traduction allemande, qui m'est seule accessible.

⁵¹ Cf. Paul Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. xxx.

les développements de Strawson dans *Individuals* (1959), un livre auquel Ricœur aimera plus tard se référer⁵².

Strawson y met en évidence le parallélisme entre les structures logiques du langage et l'organisation fondamentale de notre système conceptuel et montre que ce dernier ne peut fonctionner que dans un cadre spatio-temporel unifié permettant l'identification et la réidentification des choses particulières. Cela implique que le monde soit un univers peuplé de choses particulières identifiables, c'est-à-dire de corps. On peut ainsi résoudre la question de l'interprétation sémantique de la relation grammaticale entre le prédicat (syntagme verbal) et le sujet (syntagme nominal) d'une structure profonde : elle décrit telle chose particulière, ou telle classe de choses particulières.

Je ne peux pas entrer ici plus avant dans les détails. Je me contenterais donc de formuler la thèse qu'il s'agirait de défendre ici : la sémantique logique de Strawson doit être considérée comme le véritable *a priori* sur lequel repose l'interprétation transcendantale du langage dans le cadre de la reformulation du schématisme proposée par Ricœur. C'est cette sémantique qui fournit les structures conceptuelles fondamentales définissant ce que Strawson appelle « Les limites du sens » dans le livre qu'il consacre à Kant, un livre publié en 1966, c'est-à-dire l'année même du cours de Ricœur⁵³. Lorsque Ricœur demande que la sémantique soit comprise comme « la condition de possibilité de la référence par emploi », loin de corriger ou de compléter Strawson, il rejoint donc l'intention systématique qui préside au travail du philosophe d'Oxford. Le recours ultérieur de Ricœur aux analyses de Strawson⁵⁴ montre qu'il en était parfaitement conscient.

⁵² Cf. en particulier la première étude de *Soi-même comme un autre* (1990) ; elle reprend assez fidèlement la première leçon des *Gifford Lectures* (1986).

⁵³ P. Strawson, *The Bound of Sense*, London, Methuen & Co, 1966 ; trad. all. : *Die Grenzen des Sinns*, Königstein/Ts, Anton Hain Meisenheim, 1981. L'exemplaire de Ricœur, abondamment souligné et annoté, se trouve dans la Bibliothèque du Fonds Ricœur.

⁵⁴ Ainsi que la traduction française d'*Individuals*, entreprise à l'initiative de Ricœur et pour la collection qu'il codirigeait au Seuil avec François Wahl.

En définitive, c'est donc une sémantique logique qui permet d'apporter une solution au hiatus que créait l'élimination de la déduction métaphysique des catégories. Il n'est pas possible de discuter ici la démarche grâce à laquelle Strawson entreprend de découvrir et de justifier cette sémantique (c'est-à-dire la façon dont il prend en charge les tâches dévolues dans la *Critique de la raison pure* aux deux déductions, métaphysique et transcendantale, des catégories). Mais en conclusion, j'aimerais ajouter une remarque. Strawson ouvre son commentaire de la *Critique de la raison pure* par quelques phrases devenues célèbres. Il y souligne que nous pouvons nous imaginer des mondes différents du nôtre, et des formes d'expérience très différentes de celles que nous faisons effectivement. Mais il ajoute aussitôt : « Il y a des limites à ce que nous pouvons concevoir, ou rendre intelligible à nous-mêmes, comme structures possibles de l'expérience »⁵⁵. Ces limites sont les limites du sens.

Les structures conceptuelles fondamentales de ce qui peut valoir pour nous comme monde ou comme expérience constituent, dans le vocabulaire de Strawson, des « schémas conceptuels », une notion qui a, elle aussi, donné lieu à une abondante et controversée discussion⁵⁶. Le choix du terme « schéma » me paraît en l'occurrence parfaitement légitime. Un schéma conceptuel ne détermine pas tel monde particulier, ou telle forme d'expérience spécifique, mais ouvre un espace de jeu dans lequel il est possible de faire varier le modèle de monde réglé par le schéma. On retrouve ainsi, une fois encore, la problématique du schématisme : le schématisme applique le schéma conceptuel, mais cette application peut mettre à profit l'espace de jeu ouvert par ledit schéma.

C'est ce que fait l'imagination poétique et narrative. Ce que Ricœur appellera par la suite « le monde du texte » constitue une variation déterminée exploitant les possibilités ouvertes par le schéma conceptuel. Mais ce pouvoir de variation n'est pas

⁵⁵ *Die Grenzen des Sinnes*, p. 12. Cette phrase est doublement soulignée par Ricœur dans son exemplaire personnel de l'édition anglaise.

⁵⁶ La contribution la plus célèbre est probablement l'article de Donald Davidson « Sur l'idée même de schéma conceptuel » (1974) in id., *Enquêtes sur la vérité et sur l'interprétation* (traduction française de Pascal Engel), Nîmes, Chambon, 1993, p. 267-289. Pour un aperçu d'ensemble de la discussion, cf. Sandra Laugier, « Arguments transcendants et limites du sens », in J. Benoît, S. Laugier (éd.), *Langage ordinaire et métaphysique. Strawson*, Paris, Vrin, 2005, p. 85-116.

illimité. Ainsi, quand, dans la cinquième étude de *Soi-même comme un autre*, il discutera les expériences de pensée de Parfit dans *Reasons and Persons*, Ricœur fera valoir que ces expériences restent indécidables parce qu'elles sortent du cadre dans lequel nous pouvons concevoir une expérience possible⁵⁷. On touche ici aux limites du sens, c'est-à-dire aux limites de l'intelligible. L'espace entre le monde que nous connaissons et les limites du sens est l'espace dans lequel s'inscrit la fiction. Cet espace est ouvert par les opérations du discours qui actualisent les schèmes de la langue dans les instances de discours. La philosophie transcendantale de la langue organisée par Ricœur autour de sa réinterprétation du schématisme kantien fournit ainsi le fondement de la poétique qu'il déploiera dans ses œuvres ultérieures.

⁵⁷ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre* (*op. cit.*), Cinquième étude.